

Le Dieu pervers Maurice Bellet Desclée de Brouwer (1998)

Thèses fondamentales :

Comment est-ce possible ? Le Dieu chrétien n'est-il pas le Dieu d'amour ? Que lui est-il arrivé?

On l'a changé peut-être en moraliste sec, qui ne connaît que le devoir ; ou, du Dieu de chair, présent dans Jésus, on a fait le Dieu froid et vide du déisme.

Cela arrive, en effet. Mais cela ne suffit point à expliquer l'apparition, dans le champ chrétien, du monstre unimaginable : car c'est bien quand il est « amour » qu'il est le pire.

Écoutons.

Dieu est amour: il donne tout, il pardonne tout, il se donne lui-même jusqu'à mourir pour nous, en son Fils, sur la croix. Sa grâce inépuisable nous fait entrer dans la vraie vie, joie, liberté, amour.

Seule condition: croire et l'aimer. Et comment ne l'aimerions-nous pas comme il nous aime?

La vraie vie, c'est de lui donner tout et porter notre croix. Et, puisque « Dieu aime celui qui donne avec joie », nous traduirons l'échec en bonheur, nous offrirons à l'Amour la maladie, la solitude, la dépression, la vie ratée. «Tout est grâce. »

Dieu aime tant qu'il exige tout, veut pour lui seul tout notre désir, détruit tout ce qui eût fait notre joie trop humaine.

A quiconque voudrait échapper à son amour implacable, Dieu oppose la menace terrifiante de la perte absolue, éternelle. Celui qui ne vit pas pour Dieu ne doit plus être que faute et tristesse. Ainsi, dès que nous osons vivre pour nous notre propre vie, Dieu n'est plus que ressentiment. Et comme ce désir en nous est trop fort pour s'effacer devant l'Amour, aimer Dieu c'est se haïr, c'est vouloir la mort, vouloir le néant (comme disait Nietzsche).

Mais alors..., il ne nous aime pas du tout! Car nous, « si méchants que nous soyons» (comme dit l'évangile), nous sommes tout de même capables d'aimer plus généreusement.

Découverte terrible: le Dieu bon n'est pas bon, mais cruel. Despote arbitraire, père indigne, surveillant mesquin et odieux, sadique avide de notre douleur: accablante litanie.

Découverte interdite ; car c'est là ce qu'il ne faut pas dire, ni murmurer, ni se dire à soi-même. Ce blasphème serait la faute irréparable qui nous ferait perdre l'amour de Dieu, c'est-à-dire perdre tout.

Si donc il est cruel, c'est encore, nécessairement, de ma faute. C'est que je suis si mauvais que je n'arrive pas à ne pas le haïr. Il n'est pour moi ce monstre que parce que je suis moi-même un monstre. Je suis coupable à fond, coupable d'exister. Ma faute, c'est d'être né.

Il ne me reste, pour justifier Dieu, qu'à me haïr moi-même enfin sans réserve, c'est-à-dire à me damner. Que je me fasse enfer, puisque je ne sais vivre son amour que comme ma perte.

Le seul chemin qui me reste est de m'emmurer dans cette folie.

Impossible de lui échapper. Devant la froide Nécessité, dignité et résignation. Devant Moloch le dévorant, payer le prix ou se révolter. Mais devant le feu de l'Amour ? Rien d'autre que vivre intensément la contre-vie, désirer à contre-désir, naître à la contre-naissance.

Là se noue le désespoir absolu.

Si, enfin, le nœud se défait, explosion de fin du monde. I Dieu d'amour n'était pas seulement cruel, mais pervers.

D'où vient le monstre ? 1^{ère} hypothèse : d'un système chrétien de la sexualité, qui organise le malheur du désir.

La perfection et son ombre : mourir au monde, mourir à tout attachement, haïr sa propre vie pour n'être enfin qu'à lui.

La pénitence : Sans doute Dieu pardonne, mais ce pardon ne peut que creuser en moi la conscience de ma culpabilité, l'impossible perfection qui conduit à l'expiation, l'humiliation, l'abjection ; la pénitence est tristesse mais c'est pour mon bien !

Le dédoublement du système : l'état de perfection se voudrait vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, desquels le christianisme a construit une morale hantée par le péché mortel, qui va se traduire par une sévérité maintenue envers toute sensualité, la méfiance envers la passion, voire la trop humaine tendresse. L'amour divin est tout, les amours humaines ne sont rien.

La théâtralité : comme le système est impraticable, s'y substitue la théâtralité, 1^{ère} apparition du mimétisme, qui devant l'impossible tente de faire comme si elle le réalisait.

La persécution : devant l'imposture ou l'aveuglement, la réaction à tout ce faux-semblant mène au système de la persécution, dans la terreur de la faute.

La damnation : face à la perfection, même à travers la pénitence, ce n'est jamais assez, parce que je suis mauvais. Du coup, Dieu nous aime, mais son amour est notre enfer.

Le retournement de la grâce : Normalement, la grâce devrait pouvoir nous amener à renoncer à être parfait, pour ne vivre que de l'humilité joyeuse de la foi. Mais la grâce en même temps nous invite à vivre de ce qui est pureté, décence, maîtrise des passions, renoncement à la jouissance sensuelle, à lutter contre la loi de la chair, et le retournement nous replonge dans l'exigence d'une vie sainte et dans la culpabilité d'y manquer. Plus loin encore : dans un questionnement douloureux. Je dois croire en la bonté de Dieu, mais si la foi me manque ? Ou si j'abuse de sa bonté ? Et puis-je être sûr d'y avoir droit ? Nous revoilà devant le feu dévorant de l'amour de Dieu, fasciné par l'interdit d'une plus grande satisfaction possible à ses désirs, contraint pourtant à une hypocrisie plus secrète qui théâtralise l'obéissance dans l'austérité des mœurs, perversions et violences par en-dessous, signe d'un sadisme parfait qui s'ignore.

Déculpabiliser la sexualité : c'est là qu'il faut porter l'attaque. L'exigence c'est d'aimer et nous sommes sexués

Le retour du pire : s'il s'agit de libérer le désir, ce n'est pas pour l'anarchie, mais pour se faire comme Jésus don, accueil de l'autre, engagement sans réserve pour son bien, dialogue sans secret et même transparence, etc. Mais le dieu pervers va s'insinuer dans une nouvelle persécution : on n'a pas le droit d'être qui l'on est, il faut se faire conforme au modèle de l'humain libéré, sexuellement réussi. Débordant de fécondité, etc.

La nouvelle compréhension : devra ne plus imposer à l'expérience de l'être humain des règles ou des mythologies qui, à la fois, le dispensent de vivre et l'en empêchent.

L'origine du mal : la question devient le dieu pervers est-il seulement un malheur du christianisme, ou bien est-il le fait du christianisme lui-même, qui serait alors tout entier, un malheur de l'humanité ?

II. L'ampleur du système et son inconscience.

Système et processus : le système chrétien de la sexualité se manifeste surtout en fonctionnement, beaucoup plus de dans le contenu manifeste, mais le contenu peut servir à dissimuler le fonctionnement réel ; c'est bien dans l'effet d'illusion que réside le processus capital : car il s'agit d'un Dieu amour, qui devient, pour l'homme, son malheur.

L'étendue réelle du système : il concerne tous les secteurs, la théologie tout entière a pour fonction de soumettre le désir humain ou désir de Dieu ; le théologien croit pouvoir disposer d'un savoir qui lui donne pleins pouvoirs sur le désir des hommes ; le processus veut interdire de penser par soi-même. Il faut empêcher que l'homme connaissant son désir ne renvoie Dieu au néant. « Plus largement, dans le champ politique, le « Dieu pervers » signifie l'identité monstrueuse entre la liberté et l'esclavage. Qu'est-ce qui libère l'homme, en effet, sinon d'accéder à la vraie vie ? Mais la vraie vie, c'est en fait de n'exister que pour ce qu'on

impose, y compris sous les apparences de la complète autonomie (Nous reviendrons là-dessus; la chose en vaut la peine).

Quant au rite, enfin, le système de la perfection y prend la forme d'un souci obsessionnel des rubriques, la théâtralité en fait un théâtre religieux, la persécution l'encombre d'une peur panique du péché et y montre une telle méfiance de l'obscur et de l'affectif qu'elle rationalise, légalise, stérilise tout. Le système de la grâce réintroduit la vie, mais au prix d'une invasion ambiguë du sentiment et, finalement, d'un retour en force des vieilles craintes et des vieilles raideurs. A contre-système, exténuation du rite, passage à l'improvisation confuse ; et découverte d'un ordre symbolique, qui a sa force, mais auquel la religion chrétienne semble devenue étrangère : elle a trop peur de ce qui se joue là, du rapport du symbole à la sexualité. Le fruit de sa peur, c'est que ses rites sont vides.

Au-delà du rite strictement dit, c'est tout le mode de vivre qui est révélateur: par exemple ce qui régit les rapports entre les sexes, l'éducation des enfants, l'attitude devant la maladie et la mort, etc.

Domaines immenses, que je n'ai fait qu'effleurer ; assez pour suggérer, peut-être, l'ampleur réelle du système: tout y passe. La conséquence est qu'il n'y a pas, face au « Dieu pervers », de point d'appui intact, de « région » du christianisme qui ne serait pas contaminée. D'où la vanité d'opposer, à qui par exemple en discerne le jeu mortifère dans le domaine «moral », les vérités théologiques ou les secours de la piété (p.47) ».

La perduration : le dieu pervers se transmet par la famille dans la petite enfance. Et la question redoublée devient : dans quelle mesure le christianisme, du moins en occident, ne s'est-il pas trouvé compromis en fait avec un processus qui enferme l'homme dans la tristesse, le dégoût de lui-même, l'obsession d'une sexualité toujours refusée ? Cette racine empoisonnée corrompt tout.

2è partie : la figure énigmatique.

I.- La traduction dévastatrice.

L'amour du Christ : comme vrai chemin de vie, l'amour du Christ nous invitait à changer le désir ; au lieu de chercher satisfaction et plaisir à se faire don ; au lieu de s'en tenir en soi-même, à exister par l'autre, etc.

La déssexualisation : même si le christianisme s'est toujours distingué d'un dualisme strict pour qui la matière (le corps, le sexe) est le mal même, il s'est attaché aussi à faire en sorte que la sexualité soit inessentielle et liée à la condition pécheresse (CF Paul et le mariage, à la résurrection nous serons comme des anges Mt22,30 et / /). Le projet inhumain de réduire à rien la condition sexuée s'enracine de manière perverse dans l'amour du Christ qui interdit d'être ce qu'on est.

La présence cachée de la sexualité : (p.56/57) : « Il est déjà significatif qu'il y ait à lutter contre le danger que la sexualité constitue — l'amour du Christ serait-il donc impuissant à vaincre la « loi de la chair » ? Mais, beaucoup plus essentiellement, cet amour a de toute façon rapport si intime à la sexualité qu'elle n'est pas seulement ce qu'il combat, mais ce qui le constitue. Autrement dit: il n'en combat que les formes plus conscientes, inconsciemment il y est pris tout entier.

C'est la Grande Famille: Jésus est le frère aîné qui, par son expiation sanglante, nous réconcilie avec le Père. Le conflit de l'OEdipe est d'avance résolu par la castration absolue de ce premier des frères, qui nous évite l'affrontement . Mais, du même coup, nous ne pouvons que demeurer dans un état indéfiniment infantile de dépendance aimante envers le Père divin et la Mère Eglise (ou, dans la tradition qui suivra, la Vierge Marie, Mère du Christ). Pour rester de bons enfants, les humains sont frères et soeurs: ils s'aiment. Mais tout rapport sexuellement amoureux à l'autre sexe aura, inconsciemment, quelque chose d'incestueux. C'est pourquoi le mariage ne sera jamais que toléré, justifié seulement par la procréation, et

fera figure d'épreuve (Paul: ceux qui se marient «connaîtront la tribulation dans leur chair, et moi, je voudrais vous l'épargner» — 1 Co 7, 28). Le plaisir en est banni dans la limite du possible: il n'y a pas d'érotisme chrétien et la femme n'est que soumission. (On retrouve ces aspects dans les sectes: le christianisme, quand il n'est pas affadi, n'aurait-il pas la même structure?)

Le «péché de la chair» est en fait la protestation de l'homme ou de la femme contre cet état d'interminable enfance. Mais, du coup, il apparaît beaucoup plus grave qu'une transgression, a fortiori qu'un simple manque de sagesse. C'est toucher aux sources de vie, attenter au Père, sortir de la Famille. La lutte contre la chair est bien plus qu'ascèse: preuve toujours à donner qu'on renonce au désir pour la gloire du Père; preuve qui n'a sa vigueur que par la véhémence même du désir combattu. Ainsi faut-il être tout obsédé du désir sexuel, pour y renoncer. Mais cela même doit être le plus possible méconnu: l'amour du Christ recouvre frustration et conflits de sa plénitude et de sa pureté.

Du coup, la loi passe dans une totale ambiguïté. D'un côté, comme on a vu, elle se renforce à l'extrême. Mais, d'autre part, elle disparaît: tout est amour, «tout est permis», on vit sans loi dans l'imaginaire absence de castration; l'être humain n'y peut pas réellement se structurer. Il est pris en fait dans un chantage affectif: «Puisque tu m'aimes, ce que j'ordonne n'est même pas un ordre, tu te privas, de toi-même, avec plaisir.»

Le don de soi, cette substance de l'amour nouveau, est en réalité un narcissisme extrême. Signe en est que la récompense promise et désirée est la «vie éternelle», sorte de béatitude prénatale: point de séparation, point de mort, la jouissance totale et sans fin. Mais, si elle se prépare, si même elle commence dès ici-bas, c'est par une totale «mort à soi-même». De sorte que le prix de ce narcissisme Imaginaire est une frustration totale.

L'amour d'autrui est en fait tout relatif à cette organisation régressive de la sexualité. Aimer l'autre, c'est Vouloir son bien, c'est le faire entrer dans ce système gratifiant. C'est, du même coup, ne pas pouvoir tolérer qu'il veuille s'y dérober. L'amour tourne, envers les récalcitrants, à la sévérité implacable — n'est-il pas écrit: «Qui ne croit pas est déjà condamné»? (Jn 3,18). Mais cette dureté sera encore pour son bien et prendra volontiers les formes de la patience et du dévouement: violence insidieuse. (p.58/59) «Aimer les autres comme le Christ nous a aimés, c'est donner sans rien demander en retour, c'est rompre la structure de l'échange. Beaucoup, incapables d'un amour si gratuit, chercheront obscurément compensation: dont la plus simple est de maintenir autrui en état de dépendance, voire dans une dette infinie, puisqu'il reçoit et ne peut rendre (Ainsi donne-t-on, comme prévu, ce qu'on a reçu de Dieu; don accablant). D'autres parviendront à «se donner tout entiers», mais au prix de leur propre destruction; don mortifère, parce qu'il communique la destruction. De toute façon, «aimer son prochain» c'est le rendre malheureux.

Enfin l'amour du Christ, coeur de tout l'ensemble et réponse nécessaire à son amour, fixe sur lui toute notre libido. Il est l'objet d'un transfert total et qui ne doit pas cesser. Nous sommes «son petit frère» ou «sa petite soeur», «sa femme» (l'âme est épouse du Christ), ses «petits-enfants» (il est pour nous plus que père et mère). Si nous sommes «enfants du Père», c'est totalement par lui, avec lui, en lui.

Cet amour s'exprime par des comportements infantiles: «croire en lui», le mettre et laisser sur le trône divin, accepter toute parole de lui comme vérité absolue, sous peine de se perdre; manger sa chair et boire son sang; demeurer dans le sein (dans le ventre) de l'Eglise-Mère, sa femme; se réduire à n'être qu'un membre de son grand Corps; etc.

En même temps, il faut l'imiter et même s'identifier à lui. Par ce biais redoutable, tout ce qu'il nous épargnait en le prenant sur lui — comme l'enfant de la famille sur qui tombe toute la névrose familiale — revient en force: l'amour du crucifié nous met avec lui sur la croix.

Le Christ nous «libère», dit-on, de la sexualité et de la mort, qui s'y lie; mais c'est pour tout prendre. Il est le grand fantasme où tout se projette de ce que nous ne pouvons supporter et qui s'y mue en consolation; mais c'est au prix d'une abdication de ce que nous sommes et

spécialement d'un renoncement radical à notre sexualité. Tel est le prix exigé: ce n'est pas hasard si ce grand prophète de l'amour parle aussi, et avec quelle rigueur, de la perte possible et de la damnation. L'envers de l'amour, c'est la terreur, qui ne doit même pas s'avouer.

Ainsi le « sexuel » est partout, mais non reconnu. La censure portant sur les moeurs n'est qu'effet et symptôme d'une censure bien plus essentielle, portant sur la connaissance du statut sexuel réel, et qui ne paraît même pas, parce qu'elle s'exprime tout positivement : c'est l'« agapè », qu'on oppose à l'« eros » des Grecs; ce sera l'amour de bienveillance, qui est générosité, opposé à l'amour de concupiscence, égoïste et avide, etc. »

La névrose chrétienne : S'il en est ainsi, la névrose chrétienne n'est pas d'abord l'échec du christianisme, mais sa réussite: elle est l'équilibre, la paix, les satisfactions obtenues dans et par « l'amour du Christ ». Partagée avec d'autres, elle offre un monde où l'on peut vivre, protégé de la dureté de la vie comme de la puissance dangereuse des pulsions. Et tout ce qu'elle implique de souffrance et d'échec peut toujours se retraduire dans le langage de l'amour. Elle est, en vérité, le système premier, le système fondateur, dont tout le reste ne sera que dérivé.

Toutefois, la réussite est fragile. La rupture de l'équilibre provoquera donc les névroses chrétiennes, insolubles au sein de la « foi au Christ », puisque leur origine est en cette foi même : l'amour du Christ, réaffirmé, ne peut qu'y enfoncer. Tout au plus peut-on revenir, au prix de frustrations accrues, au faux équilibre antérieur.

Alors, tout peut arriver. Compensations illusoire dans l'amour « mystique », parfois jusqu'au délire. Relations que le jeu inconscient de la sexualité rend aberrantes, sans qu'on le voie : directions spirituelles perverses, fraternités homosexuelles, chantage ou exploitation au nom de l'amour, sadisme de la croix imposée à autrui « pour son bien », etc. L'amour merveilleux envers le Christ, qui nous sauvait de tout, laisse pressentir, dans l'ombre, la figure fatale du dieu pervers.

Portée de la dévastation : Même si cette description reste sommaire et donc en partie critiquable, elle n'en a pas moins une réalité qui dit que l'amour du Christ peut être contaminé. Jusqu'où ? Le Christ lui-même peut-il libérer le christianisme de ce qui le corrompt ?

II.- Le désir du Christ.

La césure édifiante : vouloir montrer en quoi le Christ était un homme normal, équilibré, etc. ne suffit pas dans la mesure où il faut encore comprendre comment les croyances chrétiennes dès l'origine se réfèrent à lui.

La psychanalyse appliquée à Jésus : même avec ses limites, la démarche est nécessaire. Ainsi le Christ est-il par sa double nature plongé dans un double roman familial. Il est habité toutefois par le désir d'accomplir le désir du Père, dans une obéissance qui lui confère la puissance. On il dit maître, messie, roi, prophète, sage, rabbin, sauveur, mais il n'est pas Dieu. Jésus éprouve compassion, colère, déception. Il donne tout, sa vie, lui-même. Il est seul, bien qu'ayant avec des hommes et des femmes, des relations privilégiées. Par sa résurrection, son désir paraît s'accomplir.

Les interprétations : les déviances du dieu pervers peuvent faire apparaître le Christ sous les traits du grand masochiste qui meurt pour des fautes qu'il n'a pas commises, avec un père sadique qui jouit de la souffrance de son fils, mettant ainsi en place les sadismes chrétiens mortification, martyre, dévouements destructeurs, éducation féroce ou douceur visant à humilier, asservir, frustrer, etc. Sous les traits de l'homosexuel avec Jean le tendre ami, des disciples qui rivalisent pour prendre la place de l'élus, Judas en amoureux déçu. Sous les traits du schizophrène perdu dans les mirages de la vie éternelle, dissocié de la réalité des choses, absent au monde réel. Sous les traits du paranoïaque, sûr de la vérité, il est la vérité,

victime du complot universel contre lui. Comme obsessionnel qui ne veut perdre aucun iota de la loi, en quête obsessionnelle de perfection. Du grand corrupteur du désir qui exalte les contre-valeurs (pauvreté, douceur, abstinence) mais qui serait au final un grand malade qui nomme bonheur le malheur, grandeur la bassesse, amour l'impuissance fielleuse, etc. Comme pervers qui cache sous une simplicité de cœur ou son amour de la vie, une haine du monde, une dureté et une cruauté. Il y a évidemment aussi les interprétations positives... Qui est-il en fin de compte ? La neutralité est impossible. Il y a obligatoirement une vraie opposition, d'un côté le soupçon se fixe sur l'image chrétienne et de l'autre l'image se fixe en sa résistance au soupçon. Il faut donc revenir au Christ pervers pour sortir de cette boucle.

III.- Le cœur de l'énigme.

L'autre face de l'autre face : Tout a-t-il été dénaturé à la racine, contaminé jusqu'au Christ même ? Par delà le silence, au principe le plus profond, si l'amour aime, il ne peut être ce pur malheur de notre sexualité où il a glissé par le dieu pervers. Cela réclame une approche exigeante qui ne peut toutefois que se vivre dans l'expérience, toute relative à chacun, là où il n'y a pas de savoir objectif.

IV.- Le thérapeute et autres figures.

La figure du thérapeute : (p.90-91) « C'est par là qu'il commence: guérir les corps. Et le commencement dit quel est le sens de tout ce qu'il inaugure : restituer l'homme en son intégrité, rendre l'homme à lui-même.

En vérité, il ne soigne pas que le corps.

Il met fin à la « possession », à cet état où l'être humain ne dispose plus de lui-même, mais se trouve habité par une puissance qu'il ne commande pas et qui l'enferme dans sa hantise, en le séparant des autres humains (ainsi, de ce possédé qui vivait, nu, dans les tombeaux).

Il met fin, encore, à ce mal par lequel l'homme s'enferme dans la mort, se met en état de mort. Le mot « péché » n'évoque pour nous que le non-respect d'une loi (et même, dans le contexte du Dieu pervers, une culpabilité morbide et lamentable). Ici, ce qu'il désigne est la séparation première, qui met en dehors de l'ordre de vie. La Loi y est beaucoup plus que la loi : elle est ce qui protège des menaces essentielles, ce qui instaure la communication, ce qui porte la promesse de vie, en dessinant le bon chemin. Et ce qui est en jeu est plus que la Loi même: l'ensemble des relations tout à fait primordiales de l'homme (avec son origine, avec les autres, avec lui-même) qui font qu'il peut naître à sa propre vie. Bref, il s'agit de ce mal en l'homme, qui fait qu'il se met lui-même en état de « damnation » ; quitte à le recouvrir des illusions de la jouissance et de la puissance.

Ainsi, la thérapie ne concerne point telle part de l'homme, mais tout l'homme: s'y montre une unité tout à fait première, où ne sont point séparés le physique, le psychique et même cette relation de l'homme à ces puissances qui lui échappent et sont pourtant présentes à sa vie.

Jésus, sans doute, sait distinguer la maladie subie de la faute commise ; il refuse, contre ceux qui l'entourent, l'idée de la maladie punition (Jn 9, 3). Pourtant, la thérapie ne dissocie pas, mais elle réunit ; ou plutôt fait voir l'unité première, qu'en même temps elle institue.

Aussi bien, pécheurs, possédés ou malades sont des impurs, exclus du Temple, mis diversement hors de la communauté : le thérapeute les réintègre, il n'y a plus d'exclus. S'il s'agit, à chaque fois, de chacun, ce n'est point pour l'isoler, mais pour que cesse son isolement.

Comment s'opère la thérapie? Par relation au thérapeute. Le voir, l'entendre, le toucher ; qu'il dise la parole ou fasse le geste libérant. Alors ce qui est le mal de l'homme tombe hors de lui (comme les écailles hors des yeux de l'aveugle) ; en même temps, fait retour à l'homme ce dont il était séparé; ainsi est-il restitué à lui-même. Cela vaut du mal du corps comme de ce mal (jugé plus essentiel) qu'est le « péché », l'enfermement ou l'égarement hors de l'ordre de

vie. « Tes péchés sont pardonnés », dit-il au paralytique ; et pour montrer qu'il a cette puissance : « Lève-toi et marche. »

Puissance décrite comme si grande que l'efficiace en paraît immédiate. Toutefois, la guérison n'est pas magique, elle renvoie l'homme à lui-même et ne se fait que par ce qu'il opère, lui-même, en lui. Mais ce qu'il opère ainsi n'est pas ailleurs qu'en sa relation, précisément, au thérapeute: voir, entendre, toucher en cet homme ce qui résonne, en chacun, comme son advenue à la vérité; non la confiance aveugle, mais la fin au contraire de l'aveuglement, par l'ouverture abrupte de la vie autre. (Ce que nous indiquons du mot « foi », malheureusement chargé d'autant de malheurs qu'amour, péché, ou le reste.)

Sans doute, cette thérapie est pour nous déconcertante à bien des égards ; et donc aisément jugée légendaire, incroyable, sans intérêt.

Notre langage nomme autrement les choses, notre culture dissocie: la maladie est organique ou mentale; ce qui relève du « péché » paraît décidément archaïque, étranger au mal dont souffre l'homme; au mieux ne concerne que la pure morale. » La thérapie introduit le trouble...elle provoque des résistances... le porteur est accusé de blasphème, de folie... il doit pour se faire entendre faire preuve de dureté... il est victime de pure violence et d'exclusion sa mort dit un drame infiniment violent, celui du rejet...sa parole devient silence...sa mort dévoile en nous la racine mortifère, elle coupe les satisfactions imaginaires, satiété et triomphe qui nous dispenseraient de l'épreuve, véritable déception du désir qui réduplique la connivence toujours menaçante entre déception et puissance de meurtre. Rester avec lui, c'est un vivre un passage, loin de la figure de l'illusoire vers une guérison qu'il faut bien appeler amour.

Le lieu du combat : Cet amour, qui est l'enjeu de la thérapie, ne se connaît qu'elle elle, dans le chemin qu'on y fait, comme une primordiale destruction du mortifère, en moi, en la vie qui me donne force de ne point me haïr, force d'oser affronter l'épreuve que rien ne conforte, ce tout amour qui s'est absenté de ce monde à la croix, laissant croire que le Père est ténèbres. Nous sommes ici tout proches de la racine du dieu pervers. Ici, le désir devient puissance et jouissance qui s'identifient avec la possession, la réduction, la destruction de l'autre, ou en même temps demeure le désir que l'autre soit, qu'il me délie de ma solitude. Ici, la loi n'y peut rien, elle ne protège plus du chaotique, de la très grande angoisse qui déferle quand la raisonnable approche des limites ne protège plus. Entendre, c'est aller en moi là où la parole me délivre de ma complicité avec le meurtre suicidaire. La guérison est alors plus qu'une guérison, pas simplement un soulagement, elle est chemin vers le désir autre : service, soin, partage, accueil, grande patience, non-jugement, refus des complicités mortifères, parole bonne, travail à court et à long terme, tendresse, fermeté, pardon, etc. Aller vers le Christ thérapeute c'est entendre que tout ce qui vient de lui a pour sens le soin. Il veut la vie. En quoi cela concerne-t-il la sexualité ? Ce n'est pas dans l'évangile l'affaire majeure. Pourtant, tout le pulsionnel en l'homme est concerné par une autre naissance qui bannit la peur en la vérité du juge venu nous redonner vie. Le thérapeute annonce, enseigne, affirme. Mais s'efface dans la Vie même et dans le Père, ce qui à nouveau peut réintroduire la figure du dieu pervers.

V.- Le Père céleste.

Jésus nomme son Père : impossible donc de le soustraire, Il est principe et enjeu de tout ce qui opère en son agir de thérapeute. Est-il le créateur ? Personnel ? Providence ? Doit-on le dire Etre, ou Absolu, substance ou sujet, ou Autre ? Mais la belle idée peut aussi caché l'inavouable, la projection de nos peurs et désirs : l'image archaïque du père, ou comme chez maître Eckhart, la nostalgie du ventre où dans la Dêité Mère tout nous est donné, où la mort n'est pas, ni l'autre, ni le sexe. Il faut certes purifier Dieu, le laisser être pour lui-même. Mais qu'y advient l'homme ? « Le Père est accablant qui nous refuse notre liberté. Nous ne

pouvons donc le vivre que dans la révolte contre lui et dans sa mise à mort. Il est la mauvaise Mère qui ne nous laisse pas naître ; s'il est narcissique à l'état pur, alors il est notre anéantissement, notre vérité est dans le néant, dans l'absence totale, malheur infini de l'existence impossible (p.115) ». Du coup, la pensée qui voulait penser Dieu hors des compromissions avec l'humain, trop humain, va se trouver dans une étrange équivoque. Dieu y devient ce qui relève de la pure pensée, hors de toute relation constituante réelle (car toute relation, pour nous, est marquée de notre condition, sexualité comprise). Mais cette pensée est fondamentalement narcissique: le signe, bien plus que ses déclarations, son style et la façon dont elle se pose. Le Dieu dont il est parlé fait que la pensée demeure en elle-même, dans une auto-suffisance parfaite. Quand elle perd la naïveté, elle parle volontiers de l'Autre, elle se fait vertige de l'Absence, elle séduit par son sens aigu de la distance, de la différence: mais toujours elle-même, en elle-même, et incapable de voir comme elle s'enclôt. Du même coup, c'est déni de l'homme concret, absence du corps, absence de l'autre – cet autre humain, essentiel à chacun pour sa propre vie. Là encore, dissertation sur la corporéité. l'altérité. Mais la pensée où se mime le total Moi divin écrase le symbole agissant sous ses concepts et son éloge de la différence est péremptoire et sans écoute. Dieu est miroir de l'Ego enflé hors de toute mesure; mais l'Ego n'est lui-même que reflet du narcissisme divin: jeu de glaces, où se perd toute réalité. Rien d'étonnant, alors, que Dieu ne puisse subsister que par l'éloignement où l'homme se tient envers lui-même, au moment même où il s'exalte prodigieusement; rien d'étonnant non plus à ce que faire retour à sa condition soit, pour l'homme, la chute du divin édifice.

Il se pourrait que l'athéisme ait là, dans la Mère dévorante ou dans l'inconscient divin où s'engloutit toute réalité, un enjeu réel et caché, plus encore que dans le fameux «meurtre du Père ». Car le plus intolérable est ce Dieu apparemment sans opposition, mais où l'homme, rêvant sa propre divinité, se perd.

Pour que Dieu soit délié de nos projections fantasmagiques, il faut admettre que le divin ne puisse se dire à nous ailleurs que dans ce nous sommes, y compris notre sexualité.

Nommer Dieu Père, et Père Bon, à la manière du Christ suppose un double dépassement : Le Père est seul, il est Un et Bon, et son unicité pure pose l'interdit souvent platement supprimé ou compensé par une Mère complaisante et destructrice. Cette unicité nous est perçue comme rudesse et douceur, qui peut glisser en un dieu pervers cruel et féroce. Le Père donne la pleine jouissance de la vie. Le Satan, incarnation du dieu pervers vient semer le doute et réintroduire la figure du démoniaque. Le Père n'est pas non plus simple suppression de la Mère. Il en porte les aspects féminins. (p.121) « Toutefois, si le nom du Père a privilège, ce n'est pas sans portée.

S'y exprime qu'il est l'inaccessible, le tout séparé, puisque précédant notre naissance (la naissance de l'humanité), et sans l'immédiateté de la présence maternelle. Aucune ascension ni purification ne peut le joindre, fût-ce comme abîme ; pas de vision de Dieu, pas de salut par l'engloutissement sacré ou le pur retrait vers l'indifférencié.

Le Père ne peut être objectivé, sinon dans la chute fatale d'une théologie rationalisante qui entraînera, sans l'avoir voulu ni même vu, toutes les explications qui renvoient le Père au fantasme. Il n'est pour nous que dans notre relation à lui, qui fait que nous sommes, vivants; il ne paraît que par ce que devient l'homme d'avoir rapport à lui : il est colère et jugement, ou absence, ou bien la tendresse créatrice, la joie donnée de vivre, ou encore l'espace ouvert où l'on peut enfin respirer. Le connaître est en cette mouvance de l'homme, qui est épreuve, déception du désir, déchirement du monde, pour l'advenue de ce qui nous est étranger, et que pourtant déjà nous sommes – l'autre désir où cesse la fascination de la mort. C'est pourquoi la connaissance y est «prière », non d'abord le rite et la cérémonie, ou le dialogue trop aisément psychologique de la piété, mais cette relation qui en son fond ne se sait pas plie-même, parce qu'elle laisse le Père être qui il est ».

Ainsi plus la sexualité, jusqu'en ses plus obscures ramifications, est présente au Père inaccessible, plus en même temps il demeure l'inaccessible que l'homme ne produit ni ne manipule. Avec toujours le danger d'un autre surgissement : la toute-puissance peut devenir férocité, la justice aveuglement, et l'Être même l'auto-suffisance du repu...

Le fils : Si le Père paraît en ce que devient l'homme, il demeure encore caché tant que l'homme n'est pas tout entier manifestation du Père.

Ce qui est en cause, cette fois, c'est ce qui (à mon sens du moins) est le plus redoutable dans les « figures » de Dieu : à savoir le Seul, enfermé dans son narcissisme. Car, lors même que quelque chose de Dieu peut s'exprimer dans les symboles de la sexualité, cet ultime repli peut demeurer, cause inaperçue du plus grand danger. Alors le Père tout aimant, porteur de tendresse maternelle, n'aime en vérité que lui-même ; il ne donne pas la vie, il est l'abîme où tout s'engloutit d'avance, en sorte que le jeu de l'amour masque notre totale suppression. Corrélativement, il est ce grand fantasme où nous projetons en fait le plus archaïque de nous-mêmes, tourné en refus pur de l'autre et de tout ce qui fait l'existence.

Il convient donc que ce qui fait la vérité du Père bon sorte en quelque sorte totalement de la nuit d'inconscience où elle risque de retourner, ou demeurer, fût-ce partiellement, pour que paraisse enfin la vérité de la vérité.

Où donc, sinon dans le Fils pleinement fils ?

Alors cela paraît en l'homme et devient chair: le « Logos » de Dieu devient vie humaine. C'est la fin de ce qui, par nous, subsistait de l'équivoque divine: la figure du «thérapeute », en qui, tout est soin, défait enfin à fond l'image du Moi fermé dans sa solitude, pour qui il n'y a pas d'autres, sinon comme prétexte aux exercices de sa toute-puissance-et-jouissance solitaire.

Mais cette manifestation est nécessairement le très déconcertant.

Car la toute-puissance y paraît faiblesse, la toute-présence est celui-ci parmi nous, l'éternité s'y fait existence, l'inaltérable passe par l'épreuve et la mort, l'inaccessible est cette parole inscrite en nos langages, l'amour de soi de l'unique s'y révèle don sans retour. Renversement des attributs divins, tels qu'imaginés par nous, signifié comme dévoilement de leur vérité. Non pas leur plate suppression: mais leur parution en nous comme le vraiment autre de ce qui semblait être Dieu. Si « l'inconscient divin » passe en l'homme à la clarté, tout y change de ce qu'inconsciemment nous y mettions. La relation au Père n'a toute justesse que lorsque vient ainsi au jour, car c'est le sens de tout, son inaccessible bonté.

Mais elle demeure, aussi et d'abord, relation au Père. L'ôter, l'affaiblir, quand il s'agit du Christ, c'est défaire le paradoxe, où justement le Christ prend sa signifiante. C'est glisser, par exemple, vers un humanisme fermé sur soi où notre humanité, prétendant se délier de toute origine, retourne s'enfermer en la fausse Suffisance. Clôture complète, en vérité scission, avec toutes les revanches de ce qui, du même coup, demeure ou redevient inconscience (p.122-123).

L'image du Père devient visible, accessible à la conscience dans le lieu de nos réalité, dans la force de nos pulsions, la présence d'autrui, l'affrontement des illusions et de la mort, comme celui qui vient défaire le mortifère, sans pour autant devenir le dieu faible évoqué pour se justifier de sa faiblesse et cacher son ressentiment, encore le masque du dieu pervers. Dieu se fait don de vie : processus qui m'incite à me déprendre du désir qui veut que l'autre serve à une satisfaction mienne ou ne soit pas ! Dieu est Souffle ou Esprit, l'étrange en nous-mêmes à partir duquel l'humain peut être Je plus que MOI. Que nous vivons dans la sainte cène : le repas des frères signe de réconciliation, fin de la violence fratricide rendue possible, plausible par la puissance du père, nouvelle naissance.

Le Dieu fou : Il y a présence de l'archaïque en nous, scandale pour la raison triomphante apeurée de ce qu'est l'homme, qui confond une bonne régression, l'accès à une plus grande puissance, avec la fixité stérile des régressions pathologiques. L'étrange Dieu du Christ ne cesse de signifier l'advenue de l'homme autre, vivant, qui nous invite à en finir avec la

sacralisation du sexe qui nous tient – au nom des dieux oubliés – dans un ordre où règne, en ultime instance la mort. L'Esprit est ici l'effacement des images dans le champ symbolique. S'il se rationalise, se matérialise en un bon système, il devient programme qui nous régit, éliminant du coup le symbolique, hégémonie des choses à y produire, à y faire, qui élimine le Christ symbolique, inséparable du Père et du Don, et du Dieu fou, fou de son amour pour les hommes, le menant jusqu'à mort d'homme, amour vraiment autre que la bienveillance des dieux bons ou quelque attribut divin. La sagesse de Dieu est folie pour le monde, mais elle n'agit que par la thérapie du déplacement du désir et du lieu d'écoute qu'elle appelle et promet.

L'inscription

Le Christ thérapeute intervient hic et nunc pour opérer le soin et la vérité.

(p.150) : J'énonce, à propos de l'inscription, les propositions suivantes:

- 1) Il n'y a que des inscriptions: l'Évangile comme Évangile n'est jamais un simple contenu, un texte ou un système établi, mais ce qu'opère, actuellement, l'intervention évangélique.
- 2) L'inscription première (telle qu'en les écrits du Nouveau Testament) a son privilège, qu'on peut dire au moins négativement: aucun texte ne peut lui être substitué en cette place. Mais elle demeure elle-même inscription.
- 3) Toute inscription réfère à une situation donnée, et donc à ses obstacles et difficultés propres. Elle a nécessairement un côté polémique, qui lui donne sa force mais la relativise.
- 4) En fonction des obstacles qu'elle affronte, toute inscription dit quelque chose de neuf. Elle est originale et créatrice.
- 5) L'inscription relative à la présence, au sein même du christianisme de fait, du « Dieu pervers », est nécessairement orientée à l'inverse de ce que signifie cette perversion, c'est-à-dire la méconnaissance de la sexualité, la méfiance envers toute liberté du désir. C'est par là qu'elle a sa force mais, elle aussi, sa limite.

La difficulté

Ce qui nous importe est, évidemment, l'inscription actuelle. Toutefois, on ne peut la dissocier, ni de l'inscription première, ni de la série d'inscriptions qui nous ont précédés et qui déterminent, pour une part capitale, notre présent ; et surtout quand il s'agit, comme c'est le cas, d'une situation malheureuse du christianisme (p.150). Étudier l'inscription, c'est faire en quelque sorte l'histoire de la libido chrétienne. Mais il faut voir aussi que la vie humaine, en tant qu'inscription juste de l'intervention du Christ, est la vérité de cette intervention, tandis que le déploiement continu des représentations chrétiennes peut masquer l'autre visage, le Dieu monstre.

La Voie.

La parole est abrupt, hauteur, arrachement à l'évidence naturelle. Elle annonce une identité paradoxale : Cette identité paradoxale me signifie « l'amour » comme vérité de ma vie. Non pas seulement: ce qui est demandé à l'homme, c'est de donner comme il a reçu. Mais : ce qui est demandé, ce qui est ressenti comme l'abrupt, c'est le don même qui est fait à l'homme de pouvoir enfin s'accepter. En revanche, s'il lui est donné de s'aimer lui-même, puisque totalement accepté, de s'aimer sans enflure ni tristesse, c'est parce que cette paix avec lui-même coïncide avec l'ouverture du grand chemin, qui lui fait perdre ce qu'il croyait être. L'abrupt m'arrache à toute complaisance mais la haine de soi n'est juste qu'à mettre fin au moi emmuré. Car je ne suis qui je suis que comme porteur et donneur de la vie non possédée: chacun est enfin qui il est dans la fécondité qui l'accomplit.

Ainsi, donner ce qui me donne de vivre est me délier enfin moi-même de moi-même pour être « je », dans ma vérité inédite, hors de l'engluement des tristesses.

La vie n'est donc pas ailleurs que dans le fameux (trop fameux, hélas, usé par l'emploi) : aime, et ce que tu veux, fais-le. C'est-à-dire: sois, envers autrui quel qu'il soit: que tu vives.

Car tout humain mérite d'exister, toute parole mérite d'être entendue, et il n'y a faute ou folie qui, venant à lumière, non seulement n'est pas condamnation, mais prend sens.

Dont témoignera, par excellence, le non jugement. Ne pas juger, don premier à autrui, est possible pour moi par le chemin de l'abrupt, qui signifie le pur respect, et plus encore : que la présence de l'autre est ma loi, et que cette loi par-delà toute loi est mon plus grand désir.

« Quand l'homme reconnaît-il que son coeur a atteint la pureté ? Lorsqu'il considère tous les hommes comme purs, sans qu'aucun lui apparaisse impur ou souillé. Alors en vérité il est pur de coeur. » Ce non jugement d'autrui coïncide avec ce qui me fait, moi-même, échapper au jugement. (« Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. »)

« Pourtant la coïncidence paradoxale joue encore de moi-même à l'autre : le reconnaître, l'accepter, c'est aussi bien et par là même lui signifier l'abrupt. Car ce dont je suis, envers lui, porteur, ne peut être reçu par lui que s'il entre sur même chemin. Sinon, ou bien je me mettrais en position de protecteur, il serait mon éternel inférieur et obligé (rien ne met en dépendance comme «de faire du bien ») ; ou bien il userait de moi comme du faible qu'on peut exploiter, et toute ma bonté ne servirait qu'à l'enfermer en sa violence ou sa détresse. Ainsi, l'abrupt doit-il être présent au non jugement lui-même, pour que soit accessible à autrui l'abrupt, c'est-à-dire, pour lui, sa plus grande puissance. Mais l'abrupt n'a sa vérité que perçue par autrui dans l'acceptation sans réserve de qui il est ; tout autre chose qu'une exigence assénée sans compréhension ni respect (p.196-197) ».

Plus qu'une relation, l'amour est ici un mode de vie, une vie autre qui vient déborder l'humain dans sa férocité, son avidité, sa lâcheté, son angoisse destructrice, et par là-même, ce qui pourtant l'arrache à ce qu'il est. La coïncidence paradoxale est déplacement, transformation. S'accepter, c'est changer. Reconnaître l'abrupte dans un libre consentement sans quoi revient le Dieu pervers.

Critique du matérialisme : Si l'homme est un – corps / esprit – tout est sens. Tout le sexuel, y compris le plus inconscient, quand il vient à se dire, et dans sa brutalité même, dit une vérité de l'homme, qui va se confronter à l'abrupte. Pure brutalité des pulsions, désaveu implacable à tout ce qui se veut civilisation qui n'en est que la surface fragile et trompeuse ? Ou alors, hors du chemin, puissance d'unité dans la coïncidence paradoxale ? La question se pose pour tout : l'initiation sexuelle des jeunes, le couple, le couple sans enfant, le mariage, la virginité, la différence sexuelle, la pornographie, etc.

La Loi et le malheur.

Ici se pose la question de l'interdit qui évite le chaos social ou en l'homme, l'errance douloureuse sans but ni repère. Le Dieu pervers vient corrompre l'interdit en donnant à penser qu'il n'a pas rôle de promouvoir l'homme, interdit fatal qui ne peut qu'être transgressé (cf, la chute). Dans la coïncidence paradoxale, la loi est élévation du désir au respect de l'autre dans sa distance impossible à combler, qui ne peut être pour ma jouissance ou réduit à mon pouvoir. C'est bien pourquoi la coïncidence paradoxale est ce qui nous meut, et non notre établissement.

Mais si je voulais atteindre là par force et tension du vouloir. par exercice, par pure pensée, etc., bref, par moi, je resterais justement hors de la vérité qu'annonce l'interdit: que c'est à entendre, accueillir, recevoir, en ce et celui qui nous donne cette vérité en nous donnant à nous-mêmes. Ce qui était loi devient don.

« L'amour n'est pas le devoir de ne pas faire tort à autrui, grossi Jusqu'à occuper toute l'existence. Il n'est pas l'obstacle aux appétits, le contrat qui nous maintient dans la dette interminable : il est, toute dette remise, la gratuité où notre goût à vivre est enfin libre du jeu infini, infiniment sérieux, des peurs et des oppressions, de la tristesse à goût de mort et de la rage de rayer la mort par le jouir. L'amour est l'amour: identité prodigieuse.

A qui rêve aux facilités du sublime (ou s'en inquiète) disons que le don est aussi l'épreuve extrême, la fin de toute prétention à s'enclorre en soi-même et se faire vivant par la violence,

la fin même de toute sublimité de l'âme en son superbe isolement (p.239-240) ». Ici le commandement ne commande plus, la loi prend fin dans l'abrupt, dans sa rigueur libérante qui est don. Encore une fois, le dieu pervers peut sévir ici, quand le don devient une perfection qui n'est plus qu'une superbe morale angoissante. Ou la référence à une nature humaine universelle qui pourrait se passer de parole par la promotion d'un c'est ainsi...

Les formes de malheur : L'amour n'est pas un idéal rêvé, si c'est un don fait à l'homme, il n'a rien de magique. Cela se fait dans l'épaisseur et la durée. Le manque ou la faute, c'est le tort causé à l'autre. Il n'y a de pureté qu'à aimer. Mais la lucidité n'y suffit pas : je peux m'illusionner sur moi-même, sur le tort que j'ai fait, je ne suis pas juge impartial de ce que je fais subir à l'autre. Le sens vif de la logique de la relation, c'est de nous garder ou déprendre du malheur. Quels malheurs ?

« L'impuissance ou le refus à vraiment naître, la contre-naissance qui est, pour qui l'éprouve, condamnation de son existence même.

La violence, qui fait de l'autre un esclave, une chose ; l'amour y est, en vérité, haine, et même plus bas ; mépris.

La solitude, l'enfermement en soi-même, et d'abord par le corps même : nul autre à aimer.

L'enfermement dans le semblable, l'effet de miroir qui stérilise la relation.

Le règne des fantasmes, de l'imaginaire qui réduit l'autre à ce qu'on y projette.

La violence qui s'exerce par l'argent.

La tromperie, la trahison, l'abandon.

La stérilité (p.252-253) ». On peut y être jeté, on peut le faire subir à l'autre. L'abrupt n'est pas l'interdit, il est don de vie, auquel cas le seul interdit véritable, c'est de ne pas désespérer de soi-même. Mais que devient la morale ? Dans la fécondité de l'abrupt, la morale n'est pas le tout est permis, ni le dieu pervers qui ajoute aux innombrables esclavages le mépris.

L'abrupt à tâche en toute chose de faire vérité dans le don de vie. Et le dernier avatar du dieu pervers porte le soupçon sur tout interdit. Plus d'initiation, de passage, vertige de la relation vide. La sexualité n'y est qu'un jeu sans fin, l'humain se roule dans l'archaïque, dans la fixité de la répétition où règne finalement la cruauté. Il est la justification de cette permissivité, l'anarchie des pulsions. Rien n'est transformé : tout est caché ou sanctionné. Le malheur est d'être coupablement engagé dans le malheur, dans la violence dure, la fuite dans l'insignifiance, l'absence vide.

La faute au ciel.

Eros empoisonné, l'homme asservi par une illusion du désir qui se retourne en auto-accusation infinie, telle serait la substance cachée du christianisme. Mais à y regarder de plus près, le péché est d'abord cette prétention à se faire maître, seul maître, qui réduit l'autre en lui-même à rien (il est ma chose, mon rêve) ; qui refuse en la loi la présence et le droit de l'autre. La déviance est alors toujours ce qui n'est que pouvoir sur l'autre pour la jouissance de soi. La fin du péché est l'amour donnant vie, fin de la méfiance fondamentale envers l'Autre, refus de la vie masquée en affirmation de puissance, en vérité contre-naissance. Fin du dieu pervers qui m'invite à être comme Dieu, une toute-puissance qui ne connaît d'autre. Fin du dieu cruel qui donne toute jouissance dans l'oppression et la destruction, transgression primordiale de ce que nous portons en nous de puissance meurtrière, thérapie qui advient en coïncidence paradoxale. Don, pardon, sans condescendance ni complaisance, chacun est justifié de vivre, restauration de l'homme vrai non culpabilisé, dans la connaissance que l'homme est bon et qu'il est bon d'être né. La déviance est la tristesse, le goût de la mort, cachés sous les frénésies de nos appétits, conjointement domination et avilissement.

Transgression voulue : la loi est faite pour le bien de l'homme ; elle n'a vérité que par ce qui la dépasse et en un sens y met fin ; et l'homme libre est juge de sa vie. La fin commencée de

la déviance, c'est la levée d'un espoir qui ne cessera de mettre désordre dans les arrangements de la violence, de la confusion, de la folie. Une ligne impalpable y sépare le vivifiant du mortifère ; et le mimétisme de l'amour répète pour corrompre tout désir et le faire glisser dans le démoniaque. Le fantasme de cette perversion, c'est l'orgie cruelle, meurtrière, camouflée en célébration de l'amour divin. La suprême victoire du dieu pervers est de rendre odieux tout ce qu'il a contaminé, de rendre impossible ou détestable ce qu'il a dénaturé. L'amour y devient abject ou nauséeux. Ainsi le dieu-monstre triomphe-t-il jusqu'en sa défaite : il garde pour lui ce qu'il a confisqué (p. 283). Si l'amour vrai laisse d'abord paraître l'être humain en ce qu'il est pour lui donner – sans vaine complaisance – le courage d'être, ce n'est pas pour tout ratifier, tout excuser. L'excuse aussi enferme dans le mépris qui dit en somme « Vous ne pouvez être autrement. » Il faut bien que l'homme soit invité à naître à nouveau... Et dès lors, l'invitation à ne pas juger n'a pas à s'enfermer dans la culpabilité de ne pas juger autrui ; elle doit simplement refuser d'enfermer l'autre en sa faute, en lui laissant le plus grand espace où vivre, en lui maintenant mon primordial désir qu'il soit. C'est pourquoi il n'y a pas d'homme condamné.

Le ciel et la terre (la vie céleste) : l'enfer est l'opposé du ciel en cela qu'il contient tous nos désirs de pouvoir et nos soifs de jouissances, jusqu'à vouloir le pouvoir absolu. Le ciel nous veut ni délirant ni désespéré, capable de défaire toute violence ou prise de possession, pour ouvrir toujours l'homme à un chemin de vie, loin de l'ensemble faussement clair des savoirs et pouvoirs établis. Le céleste n'a de vérité que dans l'ordre de cette symbolique qui échappe à l'imaginaire. A l'origine du « Dieu pervers », il y a ainsi l'articulation de la culpabilité monstrueuse avec le faux bonheur éternel ; il est le Père de la grande famille qui réalise à fond, dans l'imaginaire, la névrose familiale, et peut en fait la provoquer, la soutenir, la verrouiller, autant qu'y prendre appui. La culpabilité d'être s'évanouit dans les nuées d'une autre vie qui n'est pas la vie autre, mais en vérité le masque de celle-ci : la vie céleste est l'alibi de la détresse absolue. Alors, Dieu est fou, mais pas du tout cette fois parce qu'il transgresse le faux raisonnable qui fait taire et le désir et la douleur ; il est fou au plus triste sens, il réalise et fait vivre à l'homme la folie que d'autre part il dénonce (p.291). Toute la thérapie du Christ est une honnête reconnaissance de notre condition de fait. La vie céleste est joie terrestre, la joie est la vérité, la tristesse illusion, opposition du vivifiant et du mortifère, de la fécondité et de la stérilité, de la communion et de l'isolement, du chemin et de l'impasse. La joie ne peut pas modifier la vie humaine, elle ne se résigne pas à l'ordre du monde ; elle est le don du Je qui par moi passe, tout le contraire de je jouis de tout dans la dilatation délirante de mes fantasmes. Tout plaisir comme joie est bon, et il n'est pas comme le sous-entend le dieu pervers l'offense inexpiable, que le matérialisme moderne aide à renforcer quand il veut séparer plaisir et relation ou promouvoir le culte du plaisir solitaire. Chaque être humain a son don propre, unique, irréductible, qui est l'espace de sa joie, le Je qui dans ses relations mêmes, enfin ne dépend de personne. Le don réalise la coïncidence paradoxale : c'est l'homme tel qu'il est, et c'est beaucoup plus que lui-même, c'est la fin des soumissions, la liberté en deçà de tout système de liberté, mais par ce qui délie l'homme de toute sa suffisance, qui est sa prison. Cet inouï nous invite à la critique la plus impitoyable de ce qu'il est advenu en l'homme qui va jusqu'à élever la tristesse d'être né. Il convient de dire : Le dieu pervers est mort, de franchir ce mur redoutable élevé autour de la violence primitive. L'avenir du christianisme sera là, si tant est qu'il en ait un.